

REFUGE, EXODES, CONTRAINTES

LA GRANDE IDÉE

Entretien avec Jacques Lacarrière

VOYAGEUR, TRADUCTEUR, ÉCRIVAIN, JACQUES LACARRIÈRE A TOUJOURS ÉTÉ A L'ÉCOUTE DES VOIX DE LA GRÈCE, TERRE DES CONFINS ENTRE L'EUROPE ET L'ASIE. TRADUIRE *LE CRÉTOIS* DE PENDÉLIS PRÉVÉLAKIS L'A MENÉ À LA SOURCE DONT LA LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE S'EST FAIT LE DÉPOSITAIRE : LA TRADITION ORALE, DANS CES LÉGENDES TRANSMISES DURANT DES SIÈCLES, FORGÉES PAR L'HISTOIRE ET ACCOMPAGNANT L'HISTOIRE, S'EST DÉPLOYÉ L'IMAGINAIRE GREC.

AU CŒUR DE CET IMAGINAIRE : CONSTANTINOPE PERDUE...

DANS CE QUI N'EST PLUS AUJOURD'HUI QU'UN THÈME DE CHANSONS POUR LES ENFANTS, JACQUES LACARRIÈRE RETROUVE UN PAYSAGE MYTHIQUE

OÙ S'ABOLIT L'ESPACE ET S'ARRÊTE LE TEMPS.

***Autrement.* - Au cours de vos travaux de traduction du grec moderne vous avez découvert ce qu'on peut appeler l'imaginaire grec sur Istanbul, ou plutôt Constantinople...**

Jacques Lacarrière. - C'est en effet en traduisant le roman de Pendélis Prévélakis, *Le Crétois*, qui raconte sur le mode épique comment, au début du siècle, la Crète s'est libérée de l'emprise ottomane. Il y a en fait deux aspects dans cette relation mythique des Grecs avec Constantinople : d'une part le thème de la Grande Idée, plus récent et qui a surtout eu une portée politique, et d'autre part, l'ensemble des légendes beaucoup plus anciennes, qui tournent autour de la prise de Constantinople.

Qu'est-ce que la Grande Idée ?

Je suis tombé sur un chapitre du *Crétois* qui portait ce titre : La Grande Idée. Je ne connaissais pas le thème à l'époque. La Grande Idée, c'est tout simplement pour les Grecs l'idée de la reprise de Constantinople. Au fur et à mesure que la Grèce se libérait – et cela a pris du temps : certaines parties de la Grèce n'ont été définitivement libérées qu'après la Première Guerre mondiale – s'est développé, surtout dans les milieux monarchistes, ce qu'on a appelé « La Grande Idée » : il ne s'agissait plus seulement de récupérer des territoires traditionnellement considérés comme faisant partie de la Grèce – le Péloponnèse, la Grèce du Nord et les îles – mais d'aller jusqu'à Constantinople, de reconquérir la ville. Cette idée, qui n'a jamais été qu'un argument de la droite

chauvine, servit à détourner l'attention de problèmes intérieurs graves, apparus à mesure que la Grèce accédait à son indépendance.

Mais c'est sur un tout autre registre que se déploie la mémoire grecque sur Constantinople...

En effet, un aspect tout différent et fort intéressant de cette mémoire, c'est la tradition légendaire qui a pour centre la chute de Constantinople. Il ne s'agissait pas seulement de la perte d'une ville ordinaire, mais d'une ville mythiquement, religieusement, bâtie par Dieu et ses anges. Constantinople, pour les Grecs, c'était la ville de Dieu, protégée par Dieu, dont l'empereur était le représentant sur terre, le cœur de la chrétienté. Sa chute signifiait donc que Dieu avait abandonné les chrétiens.

Mais cette perte était vécue comme une parenthèse, un avertissement divin, non comme une sanction définitive. Sanction qui sera niée, non par la « reconquête », par la revanche, mais par la restauration pure et simple de Constantinople dans le corps grec. Ainsi, ces légendes sont des légendes de la pétrification du temps. La vie a été momentanément arrêtée, comme un corps en état d'hibernation.

C'est cela, l'imaginaire grec populaire sur Constantinople, qui s'organise autour de cinq mythes essentiels, dont le premier est le mythe fondateur, celui de la construction de la ville par Dieu et par ses anges. Sur la chute de la ville, quatre thèmes permettent, si on les relie entre eux, de reconstituer un ensemble narratif mythique, avec son temps et son espace.

Le plus connu est le mythe des poissons. Au moment où les Turcs franchissent les murs de Constantinople et la porte du Pommier-Rouge, un des serviteurs de l'empereur était en train de faire cuire des poissons... Un messenger arrive en courant et annonce que les Turcs sont dans la ville. L'empereur ne peut le croire : « Je n'y croirai, dit-il, que si ces poissons retournent vivants dans le fleuve. » Et les poissons, qui n'étaient frits que d'un côté, jaillirent de la poêle et, par bonds, retournèrent se jeter dans le Bosphore. Ainsi l'empereur fut bien obligé de se rendre à l'évidence.

Le second mythe est celui du roi pétrifié, et continue l'épisode précédent. L'empereur fait seller son cheval, s'élance à la rencontre des Turcs... Et voici qu'il est séparé de son escorte et se trouve isolé au milieu d'une dizaine de soldats turcs qui s'apprêtent à le tuer. A ce moment, un ange survient, enlève l'empereur, toujours sur son cheval, et le transporte dans une grotte souterraine où il est transformé en statue de marbre. Le roi de marbre est toujours là, pétrifié dans la nuit avec son épée levée, au fond de cette grotte que personne évidemment n'a jamais trouvée. Et bien entendu, dès que les temps seront venus, il reviendra et achèvera son geste combattant.

La troisième légende – celle de la communion interrompue – est tout à fait originale (alors que les deux premières peuvent être la reprise de schémas existant dans d'autres *scenarii* mythiques d'arrêt du temps). Les Turcs avancent dans la ville jusqu'au cœur de la cité, au seuil de Sainte-Sophie. A l'instant même où ils se présentent devant l'église, le prêtre allait communier. Pour que le calice ne soit pas souillé par les Infidèles, un ange surgit, enlève le prêtre et le fait disparaître dans un mur. Aussitôt, les Turcs se déchaînent, frappent les murs, les creusent. En vain : le prêtre demeure introuvable. Il est dans la pierre, arrêté dans son geste portant le calice à ses lèvres. La messe fatidique ne se terminera que lorsque les Grecs seront revenus et, conduits par l'empereur libéré de sa grotte, s'avanceront vers Sainte-Sophie. Encore une fois : arrêt sur image... Mais le film n'est pas fini, il doit reprendre là où il a été interrompu.

Le dernier mythe est, lui, très postérieur. Les Turcs arrivent devant l'autel de Sainte-Sophie et s'apprêtent à le profaner. Quelques chrétiens réussissent à l'emporter en fuyant, parviennent à quitter la ville et jettent l'autel quelque part dans la mer de Marmara. Il y est toujours, mais... ne reste pas immobile : tout doucement, il se rapproche du rivage grec, ou plutôt de ce qui était alors le rivage grec. Quand il l'aura atteint, ce sera le signal de la reconquête...

Ces légendes ont-elles des liens entre elles ? Vous racontez cela comme une seule histoire...

Elles sont probablement indépendantes à l'origine. Mais je préfère les raconter dans une continuité, qui dessine une sorte de schéma géographique mythique de Constantinople. On pourrait faire un plan de la ville, avec le tracé d'un itinéraire reliant les différents épisodes de « pétrification ». De toute façon, il y a une cohérence, un dénominateur commun entre ces mythes : celui d'une parenthèse du temps, de la vie momentanément immobilisée, un état d'hibernation de la chrétienté orthodoxe, si l'on peut dire. Avec, sous-jacente, cette idée : Dieu ne peut vouloir la fin de sa ville.

Ces légendes, qui sont demeurées vivantes jusqu'au début du siècle, supposent que tout est resté en l'état à Constantinople, et nient implicitement toute idée d'évolution historique. Tout recommencera, comme si l'on était en 1453 plus une minute. Remarquons que nous nous trouvons avec ces récits en pleine mythologie chrétienne. Et imaginons le mythe jusqu'au bout, imaginons le roi pétrifié sortant de sa grotte et se trouvant au milieu des embouteillages de l'Istanbul moderne...

Aujourd'hui, y a-t-il encore une mémoire de ces légendes en Grèce ?

Il est bien évident que l'histoire des rapports entre Grecs et Turcs d'aujourd'hui ne se joue plus dans l'imaginaire. Ces rapports ont changé de plan et se traduisent dans des termes qu'on pourrait qualifier de non imaginaires, genre conférences internationales et conflits frontaliers. Certes, la chute de Constantinople est encore présente dans la conscience des Grecs, mais elle se traduit plus par des créations mythiques...

Il y a quelques années, un très beau disque est sorti en Grèce, *Micrasia*, avec des chansons d'un poète grec d'aujourd'hui, Pythagoras. Elles évoquent le souvenir de la présence grecque en Asie Mineure. C'est un disque nostalgique mais non « revanchard ». On y trouve en particulier l'histoire du roi pétrifié, présentée comme une légende pour les enfants. Cette histoire est très populaire, on la fredonne toujours... Mais l'imaginaire né de la chute de Constantinople est éteint depuis longtemps...

Y a-t-il un lien entre ces mythes et la Grande idée ?

Ces légendes ont joué un rôle certain dans la libération de la Grèce au temps de la guerre d'Indépendance. On les racontait pour donner du courage aux combattants. Il ne s'agissait pas seulement de libérer mais de mener à terme le mythe interrompu. En puisant dans le folklore crétois, Prévélakis l'a très bien montré dans son roman : jusqu'à la libération de la Crète, qui ne s'est achevée qu'en 1905, cet imaginaire est resté vivant. Mais seulement comme un mythe qui soutenait les combats de libération.

Tandis que la Grande Idée a été exploitée sur le plan politique de façon tout à fait chauvine, je le répète, pour détourner les Grecs des problèmes intérieurs. A l'époque de la Grande Idée, la Grèce était un pays exsangue, sans économie et sans armée, occupée par les grandes puissances et doté d'un roi bavarois... A peine capable de survivre vingt-quatre heures, les Grecs parlaient déjà de récupérer Constantinople ! Là, c'est le délire grec qui parle, ce n'est plus l'imaginaire.

Avec la « catastrophe » de 1922, et le retour des Grecs de Smyrne, n'y a-t-il pas eu réactivation du mythe ?

Il faut bien distinguer Constantinople de l'Asie Mineure. Constantinople est à rattacher à la mémoire de l'Empire byzantin. Sur le plan symbolique, la présence de Constantinople est beaucoup plus forte que la présence grecque en Asie Mineure, qui est pourtant beaucoup plus ancienne. Il ne semble pas qu'il y ait en cours le développement d'un imaginaire sur la catastrophe de 1922 et le départ des Grecs de Smyrne. Il y a eu trop de témoignages historiques là-dessus. Aucune légende, à ma connaissance, ne racontent que les grecs ne reprendront Smyrne. La perte de Constantinople, en revanche, a été la perte d'un cœur, d'un centre et d'un symbole,

plus encore que celle d'un territoire. La vraie tragédie, c'est celle dont la mémoire est toujours vivante, celle dont on a encore des traces : la perte de l'Asie Mineure. Après la Première Guerre mondiale et la révolution d'Atatürk, l'imaginaire grec sur la Turquie a été violenté. L'histoire l'a rendu caduque, et a rendu le mythe définitivement mythique...

Aujourd'hui et surtout depuis 1922, la Grèce a dû reprendre contact avec la réalité, avec ses frontières devenues historiques et le poids sur elle des grandes puissances, qui ont mis fin une fois pour toutes à tous ces mythes. Relisons les accords de Lausanne de 1922, un des premiers Yalta du monde. Que devient un mythe à Yalta, quand il est mis brusquement en face de l'histoire telle qu'elle est ?

Propos recueillis par ODILE GANDON, **Journaliste**